

GALESHKA MORAVIOFF présente

Festival de Berlin 2005

Sélection Officielle

# Être sans destin

*(Sortalanság)*

Un film de Lajos Koltai

Écrit par IMRE KERTÉSZ

Prix Nobel de Littérature 2002

d'après son roman « ETRE SANS DESTIN »  
Editions Actes Sud

*Avec Marcell Nagy, Áron Dimény, András M. Kecskés*

*Musique originale d'ENNIO MORRICONE*

Durée : 2h15 - Hongrie/Allemagne/Royaume-Uni - 2005

## SORTIE LE 3 MAI 2006

Distribution :  
FILMS SANS FRONTIERES 2

70, bd Sébastopol  
75003 Paris  
Tél : 01 42 77 01 24  
Fax : 01 42 77 42 66  
fsf.distrib@free.fr

Presse :  
VANESSA JERROM/VANESSA FRÖCHEN/  
CLAIRE VORGER  
11, rue du marché St-Honoré  
75001 Paris  
Tél : 01 42 97 42 47  
Fax : 01 42 97 40 61  
vanessajerrom@wanadoo.fr

Photos disponibles sur : [www.films-sans-frontieres.fr/etresansdestin](http://www.films-sans-frontieres.fr/etresansdestin)

## SYNOPSIS

*Etre sans Destin* est adapté du roman éponyme d'Imre Kertész, prix Nobel de littérature en 2002. Premier ouvrage de Kertesz publié en 1975, *Etre sans Destin* est un livre émouvant et dérangeant qui raconte l'expérience largement autobiographique d'un jeune juif Hongrois dans les camps de concentration allemands, puis son retour à la vie, après la libération des camps.

Gyuri Koves ou « Gyurka », comme l'appellent ses proches, est un jeune adolescent de 14 ans. Un jour, non loin de Budapest, il est arrêté par un policier hongrois. Après une longue attente avec d'autres adolescents, il est emmené vers une destination encore inconnue et qu'il a du mal à prononcer : Auschwitz-Birkenau. Gyurka est ensuite transféré de camp en camp. L'enfer commence : l'humiliation, la faim, le froid, les maladies, le travail forcé, la déshumanisation, la mort, deviennent le quotidien du jeune adolescent. Gyurka, très malade, manque de mourir jusqu'à ce que le camp soit finalement libéré par les Américains.

Sur le chemin du retour vers Budapest, sa ville natale, toujours vêtu de ses habits rayés de prisonnier, Gyuri Koves éprouve l'indifférence, voire l'hostilité de la population hongroise. Ses anciens voisins et amis le pressent d'oublier les terribles moments qu'il a passés dans les camps, sont gênés dès qu'il évoque son expérience et ses souvenirs du camp. Le jeune garçon est alors livré à lui-même pour comprendre ce qu'il lui est arrivé.

# LE CONTEXTE HISTORIQUE DU FILM

## 1944, LA DESTRUCTION DES JUIFS DE HONGRIE

« Le Reich au bord de la défaite, poursuit jusqu'au sa politique d'extermination des juifs d'Europe. »

La déportation des Juifs de Hongrie intervient à l'extrême fin de la seconde guerre mondiale : les Allemands envahissent la Hongrie le 19 mars 1944, et, à partir du 15 mai de la même année, les déportations de Juifs et de Tsiganes se succèdent à un rythme jamais atteint, jusqu'au dernier convoi du 12 juillet 1944. Mais cette date ne signifie pas la fin du martyre des Juifs de Hongrie, puisque l'arrivée au pouvoir des Croix-Fléchées, à l'automne 1944, marque une nouvelle étape dans la « Solution Finale » à la hongroise. La ligue fasciste dirigée par Ferenc Szalasi entreprend un massacre méticuleux des Juifs de Budapest, dont Raoul Wallenberg, le célèbre diplomate suédois, parvient à sauver quelques milliers en leur délivrant des sauf-conduits. Ainsi, le régime qui, après avoir tenté de sauver la population juive du pays, a finalement donné son concours à l'annihilation de l'une des plus importantes communautés juives d'Europe.

## LA HONGRIE APRES L'OCCUPATION ALLEMANDE

Après la défaite allemande à Stalingrad, sur le front de l'est, en février 1943, l'amiral Miklos Horthy et le Premier ministre Miklos Kallay commencèrent à envisager la défaite de l'Allemagne. Les unités hongroises subirent de très importantes pertes durant cette bataille. Avec l'approbation tacite de Horthy, Kallay chercha à négocier un armistice séparé pour la Hongrie avec les Alliés occidentaux. Pour mettre un coup d'arrêt à ces efforts, l'armée allemande envahit la Hongrie le 19 mars 1944. Horthy put rester régent, mais Kallay dut démissionner et les Allemands installèrent au poste de Premier Ministre le général Dome Sztójay, anciennement ambassadeur de Hongrie à Berlin et fanatiquement pro-allemand. Sztójay engagea la Hongrie dans la poursuite de l'effort de guerre et coopéra avec les Allemands dans la déportation des Juifs hongrois.

En avril 1944, les autorités hongroises donnèrent l'ordre aux Juifs hongrois vivant en dehors de Budapest (environ 500 000 personnes) de se rassembler dans certaines villes, en général les sièges des gouvernements régionaux. Les gendarmes hongrois furent envoyés dans les régions rurales pour rafler les Juifs et les transférer dans les villes. Les zones urbaines dans lesquelles les Juifs étaient contraints de se rassembler étaient fermées et qualifiées de *ghettos*. Parfois, les ghettos s'étendaient sur un ancien quartier juif. Dans d'autres cas, le ghetto était un bâtiment unique, par exemple une usine. Dans certaines villes hongroises, les Juifs furent contraints de vivre en plein air, sans abri ni installations sanitaires. Les approvisionnements en eau et en nourriture étaient gravement inadaptés ; les soins médicaux étaient pratiquement inexistantes. Les autorités hongroises interdirent aux Juifs de quitter ces ghettos et la police gardait le périmètre de ces zones fermées. Des gendarmes, à titre individuel, torturèrent fréquemment des Juifs et leur extorquèrent leurs objets de valeur. Aucun de ces ghettos n'exista plus de quelques semaines, et bon nombre furent liquidés en quelques jours.

A la mi-mai 1944, les autorités hongroises, en coordination avec la Police de sécurité allemande, commencèrent à déporter systématiquement les Juifs hongrois. Le colonel SS

Adolf Eichmann fut le chef de l'équipe "d'experts en déportation" qui travailla avec les autorités hongroises. La police hongroise procéda à des rafles et fit monter de force les Juifs dans les trains de déportation. En moins de deux mois, près de 440 000 Juifs furent déportés de Hongrie dans plus de 145 trains. La plupart fut déportée à Auschwitz en Pologne, mais plusieurs milliers furent aussi envoyés à la frontière de l'Autriche et utilisés pour creuser des tranchées de fortification. Au début du mois de juillet 1944, la seule communauté juive qui restait en Hongrie était celle de Budapest, la capitale.

En raison de la détérioration de la situation militaire et sous la menace (de la part des dirigeants alliés) de procès pour crimes de guerre, Horthy ordonna le 7 juillet 1944 l'arrêt des déportations. Au août, il fit démissionner le gouvernement Sztojay et reprit les efforts pour parvenir à un armistice, mais cette fois avec l'Union Soviétique dont l'armée était aux frontières de la Hongrie. Horthy avait entamé les négociations finales avec l'armée soviétique à la mi-octobre, lorsque les Allemands apportèrent leur soutien à un coup d'Etat. Ils arrêtèrent Horthy et mirent en place un nouveau gouvernement hongrois sous la direction de Ferenc Szalasi, le dirigeant du parti fasciste et antisémite radical des Croix fléchées.

Sous le régime de Szalasi, les bandes de Croix fléchées firent régner une terreur arbitraire sur les Juifs de Budapest. Des centaines de Juifs, hommes et femmes, furent brutalement assassinés. Bon nombre de Juifs moururent également des conditions brutales du travail forcé auquel ils furent soumis par les Croix fléchées.

En novembre 1944, le régime des Croix fléchées ordonna aux Juifs de Budapest qui restaient d'aller dans un ghetto qui, sur une surface de 0,26 kilomètre carré, devint la résidence de 70 000 personnes. Plusieurs milliers de Juifs de Budapest furent également contraints de marcher, sous garde hongroise, jusqu'à la frontière autrichienne, entre novembre et décembre 1944. Bon nombre de ceux qui étaient trop faibles pour marcher dans le froid glacial furent abattus en chemin.

En janvier 1945, alors que l'armée soviétique était déjà à Budapest, dans le faubourg de Pest, la Hongrie signa un Armistice. L'armée soviétique libéra la partie Buda le 13 février 1945. Elle repoussa les dernières unités allemandes et leurs collaborateurs des Croix fléchées hors de Hongrie occidentale au début du mois d'avril 1945.

Sur les quelque 825 000 Juifs qui vivaient en Hongrie en 1941, environ 63 000 moururent ou furent assassinés avant l'occupation allemande de mars 1944. Sous l'occupation, un peu plus de 500 000 d'entre eux moururent suite aux mauvais traitements, furent assassinés ou déportés. Quelque 255 000 Juifs, soit moins d'un tiers de ceux qui vivaient dans la Hongrie élargie de mars 1944, survécurent à la Shoah. Environ 190 000 d'entre eux vivaient sur le territoire qui était celui de la Hongrie en 1920.

# CHRONOLOGIE

25 NOV 1867	Proclamation de la loi sur «l'égalité des droits civiques et politiques des israélites»
1 <sup>ER</sup> MARS 1920	Après la courte république hongroise des Conseils (mars-août 1919), l'Amiral Miklós Horthy est élu Régent par l'Assemblée nationale
4 JUN 1920	Signature du Traité de Trianon. La Hongrie perd les deux tiers de son territoire
21 SEPT 1920	Adoption de la loi du numerus clausus par l'Assemblée nationale. La loi limite la poursuite d'études supérieures aux personnes de religion juive. (Elle sera abrogée en 1928)
29 MAI 1938	Proclamation de la première loi anti-juive
5 MAI 1939	Proclamation de la deuxième loi anti-juive «Sur la limitation de l'empiètement des Juifs dans la vie publique et économique»
8 AOÛT 1941	Proclamation de la troisième loi anti-juive «sur les dispositions de protection des races»
27-28 AOÛT 1941	Déportation à Kamienets-Podolski (Ukraine) par la gendarmerie, la police et l'armée hongroises de 16 à 18 000 Juifs hongrois et apatrides, qui seront tous massacrés par les nazis
JANVIER 1942	Massacre par la gendarmerie et les forces armées hongroises des partisans juifs et serbes dans la région de Novi-Sad
2 DEC 1942	Refus du gouvernement Kállay, malgré les exigences allemandes, de déporter les Juifs de nationalité hongroise
16-17 AVRIL 1943	Sommet Horthy-Hitler. Ce dernier critique violemment le gouvernement Kállay et exige une «solution radicale» à la question juive
19 MARS 1944	Invasion de la Hongrie par les troupes allemandes et installation (le 22 mars) du gouvernement collaborationniste de Döme Sztójay
31 MARS 1944	Exclusion des Juifs de la fonction publique et des comités artistiques. Les métiers d'avocat et de journaliste leur sont également interdits
5 AVRIL 1944	Obligation pour tous les Juifs de plus de 6 ans de porter l'étoile jaune
15 MAI 1944	Début de la déportation massive des Juifs de Hongrie vers Auschwitz, sous l'autorité d'Adolf Eichmann et avec le concours actif de l'administration hongroise. 437 402 Juifs sont déportés de Hongrie en 56 jours et 147 convois, au cours de ce qui demeure le processus d'extermination le plus intensif de la Seconde Guerre mondiale
2 JUILLET 1944	Bombardement de Budapest par l'aviation américaine
6 JUILLET 1944	Arrêt des déportations par Horthy mais poursuite des exactions antisémites dans la capitale
9 JUILLET 1944	Arrivée de Raoul Wallenberg à la légation de Suède à Budapest. Il participera, avec d'autres diplomates étrangers, au sauvetage de milliers de Juifs
29 AOÛT 1944	Horthy limoge le gouvernement Sztójay
15 OCT 1944	Horthy annonce sa décision de signer un armistice. Les Allemands provoquent un coup d'Etat et installent au pouvoir le leader d'extrême-droite Ferenc Szálasi.
6 NOV 1944	Début des marches de la mort vers la frontière allemande. Plusieurs milliers de Juifs de Budapest y périront
17 NOV 1944	Publication par Ferenc Szálasi d'un décret concernant " la solution à la question juive "
29 NOV 1944	Création du ghetto de Budapest
24 DEC 1944	Encerclement de Budapest par l'Armée rouge
18 JANV-13 FÉV 1945	Libération de Budapest et démantèlement du ghetto
MARS-AOÛT 1946	Exécution des principaux criminels de guerre, parmi lesquels les anciens premiers ministres Ferenc Szálasi et Döme Sztójay

# L'AUTEUR : IMRE KERTÉSZ

## **PRIX NOBEL DE LITTÉRATURE 2002**

Imre Kertész est né le 9 novembre 1929 à Budapest, dans une famille juive modeste : son père est marchand de bois et sa mère petite employée. En 1944, à l'âge de 14 ans, il est déporté au camp de concentration d'Auschwitz-Birkenau puis à Buchenwald. Il est libéré en 1945. Cette expérience douloureuse l'a profondément marqué et nourrira toute son œuvre.

De retour en Hongrie, il se retrouve seul, tous les membres de sa famille ayant disparu. Il travaille à Budapest pour le quotidien *Világosság* à partir de 1948 mais est licencié en 1951 lorsque le journal est proclamé « organe du parti communiste ».

Il mène ensuite une vie d'écrivain indépendant et traduit en hongrois des auteurs de langue allemande tels que Nietzsche, Hofmannsthal, Schnitzler, Freud, Roth, Wittgenstein et Canetti qui tous ont eu une influence sur sa création littéraire. Il écrit également des divertissements théâtraux et des comédies musicales pour gagner sa vie.

En 1961, il commence à écrire *Être sans destin* (publié en France en 1997), récit d'un jeune déporté hongrois, largement inspiré de ses expériences d'Auschwitz et de Buchenwald. Il a lui-même déclaré : « Quand je pense à un nouveau roman, je pense toujours à Auschwitz. » Imre Kertész met dix ans à rédiger *Ere Sans Destin*. Cet ouvrage à la fois bouleversant et provocateur est l'une des grandes œuvres littéraires sur l'holocauste. Et pourtant il ne rencontre que peu d'échos lors de sa parution : ayant d'abord essuyé un refus, *Être sans destin* paraît finalement en 1975, accueilli par un silence compact. Il faudra attendre sa réédition en 1985 pour que ce livre connaisse enfin un réel succès.

Selon Imre Kertész, il s'agit d' « un roman de formation à l'envers », puisqu'il y raconte l'histoire d'un individu dont le destin a été confisqué. « Il fallait choisir entre roman et autobiographie. Je me suis décidé résolument pour le roman. Mon personnage est un enfant mais ça n'est pas parce que j'en étais un moi-même. Il est un enfant parce que l'infantilisation est caractéristique de toute dictature».

*Etre sans destin* est en quelque sorte la première partie d'une trilogie de la « métaphysique du renoncement » et de « l'absence de destin » dont *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas* (*Kaddis a meg nem született gyermekért*, 1995) et *Le refus* (*A kudarc*, 2001) constituent les deux autres volets.

Tenu à l'écart du régime communiste, Imre Kertész n'est reconnu comme un grand écrivain qu'à la fin des années 1980, paraître en public lui étant plus facile après les bouleversements politiques de 1989 (la chute du mur de Berlin et le démantèlement du bloc communiste).

En 2002, alors qu'il reçoit à Berlin le prix Hans Sahl pour l'ensemble de son œuvre, il apprend qu'il est le lauréat du prix Nobel de littérature. Les membres de la prestigieuse académie ont tenu à saluer un écrivain qui «dresse dans son œuvre l'expérience fragile de l'individu contre l'arbitraire barbare de l'histoire». Il est ainsi le premier auteur de langue hongroise à recevoir ce prix.

## Bibliographie (œuvres publiées en France)

*Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas* (*Kaddis a meg nem született gyermekért*, 1975), Edition Actes Sud, 1995

*Etre sans destin* (*Sorstalanság*, 1975), Edition Actes Sud, 1997

*Un autre* (*Valaki más : a változás krónikája*, 1997), Edition Actes Sud, 1999

*Le refus* (*A kudarc*, 1988), Edition Actes Sud, 2001

*Le chercheur de traces* (*A nyomkereső*, 1977), Edition Actes Sud, 2003

*Liquidation* (*Felszámolás*, 2003), Edition Actes Sud, 2004

*Le drapeau anglais* (*Az angol lobogó*, 2001), Edition Actes Sud, 2004

*Etre sans destin : Le Livre du Film* (*Scénario original*), Edition Actes Sud, 2005

*Roman policier* (*Detektívtörténet*, 1976), Edition Actes Sud, 2006

### ETRE SANS DESTIN : Extraits du livre

« Je ne l'aurais jamais cru, mais le fait est là : à l'évidence, un mode de vie ordonné, une certaine exemplarité, je dirais même une certaine vertu, ne sont nulle part aussi importants qu'en détention, justement. Il suffit de jeter un coup d'œil dans les environs du Block I, là où habitent les vieux détenus. Le triangle jaune sur leur poitrine dit l'essentiel à leur sujet, et la lettre L qui y est inscrite indique incidemment qu'ils viennent de la lointaine Lettonie, précisément de la ville de Riga - ai-je appris. On peut voir parmi eux ces êtres bizarres qui m'avaient un peu étonné au début. Vus d'une

certaine distance, c'étaient des vieillards extrêmement âgés, la tête enfoncée dans les épaules, le nez saillant, leurs loques crasseuses pendant sur leurs épaules relevées, et même durant les jours d'été les plus chauds, ils faisaient penser à des corbeaux transis de froid en hiver. Par chacun de leurs pas raides et trébuchants, ils semblaient demander : finalement, un tel effort en vaut-il la peine ? Ces points d'interrogation ambulants - car tant par leur aspect extérieur que par leur taille, je ne saurais les caractériser autrement - sont connus au camp de concentration sous le nom de "musulmans", comme je l'ai appris. Bandi Citrom m'a mis tout de suite en garde contre eux : "Il suffit de les regarder pour perdre l'envie de vivre", considérait-il, et il y avait du vrai dans ce qu'il disait, comme je m'en suis rendu compte avec le temps, même s'il fallait pour cela encore beaucoup d'autres choses. »

« Et malgré la réflexion, la raison, le discernement, le bon sens, je ne pouvais pas méconnaître la voix d'une espèce de désir sourd, qui s'était faufilée en moi, comme honteuse d'être si insensée, et pourtant de plus en plus obstinée : je voudrais vivre encore un peu dans ce beau camp de concentration. »



## Entretien avec Imre Kertész par François Busnel

Lire, avril 2005 (extraits)

**Pourquoi avez-vous souhaité adapter vous-même, trente ans après, *Etre sans destin*?**  
I.K. Je n'ai pas voulu, au début, que l'on tire un film de mon roman. Longtemps, je me suis opposé à toute forme d'adaptation. Puis des événements se sont produits auxquels je n'ai pu résister. Assez rapidement, j'ai compris que mon livre ne m'appartenait plus, que je ne pouvais plus m'opposer à ce qu'il soit acheté par des producteurs de cinéma et porté à l'écran. Un scénariste s'est alors attelé à écrire un synopsis que l'on m'a soumis. Ce n'était pas du tout ce que j'imaginai. Il n'avait rien

compris à l'esprit de mon projet littéraire, c'est-à-dire à la question du temps, qui est fondamentale dans l'itinéraire de mon héros, un jeune garçon qui est arrêté, déporté et vivra dans les camps de concentration. Sous sa plume, mon roman était devenu l'histoire d'un violoniste new-yorkais, très riche, qui débarque un beau jour à Budapest et se souvient, par flash-back, de tout ce qu'il a vécu cinquante ans auparavant. Ce scénario était inacceptable car tout mon livre repose sur une linéarité du propos. Petit à petit je suis devenu ami avec le metteur en scène, qui est un ancien collaborateur de István Szabó. C'est lui qui a fini par me proposer d'adapter moi-même le roman. Mais il avait compris, lui, que la question fondamentale que pose *Etre sans destin* est la suivante: à qui appartient le temps? Dans cette histoire, le temps n'appartient pas au personnage mais aux bourreaux. D'un autre côté, il m'a fallu accepter qu'un film soit un projet tout à fait différent d'un roman. La force du livre est, me semble-t-il, sa langue. J'ai mis quinze ans à écrire *Etre sans destin*, mais moins parce que les faits racontés dans ce livre peuvent correspondre, d'une certaine façon, à ce que j'avais moi-même vécu dans les camps de concentration que parce qu'il me fallait trouver un temps narratif bien particulier. Ce fut un travail très long. La langue créait une distance vis-à-vis des événements, et c'est ce qui me semblait indispensable pour raconter cette histoire. Au cinéma, au contraire, tout est incarné: chaque plan, chaque couleur, est incarné par l'image et la musique, ce qui risque de dénaturer un roman tel que celui que j'avais écrit. C'est pour cela que j'ai accepté: pour essayer de faire autre chose, certes, mais qui n'abolisse pas le travail accompli sur le temps grâce à la langue. Faire avec mon texte ce que l'on pouvait faire avec un film, mais c'est forcément autre chose. Et j'avais envie de travailler sur le sujet de la perte de la personnalité: le film montre comment un enfant de quatorze ans perd peu à peu sa personnalité naissante dans les camps. En me mettant à écrire le scénario de ce film, je me suis davantage souvenu du roman que des événements que j'ai vécus.

**Comment cela ?**

I.K. L'écrivain a un autre rapport à la réalité que celui qui n'écrit pas. La réalité est comme dans un processus de digestion: je l'accueille comme un matériau et je la transforme en autre chose, en l'occurrence ce roman, *Etre sans destin*. Après avoir publié mon roman, je ne pensais déjà plus autant qu'avant à mon expérience dans les camps: elle était devenue celle de mon personnage. Eh bien, il en va de même pour l'adaptation: en écrivant ce scénario, trente ans après le roman, je me suis moi-même transformé à nouveau et dorénavant la réalité me semble être celle du roman, qui représente à mes yeux la seule trace de ce que j'ai vécu. Mais écrire ce scénario ne m'a pas touché de la même façon qu'écrire le roman. Ce fut beaucoup moins difficile. J'ai accompli ce travail de façon professionnelle, sans état d'âme: j'ai essayé de transformer

le questionnement fondamental et le sens profond d'un roman en un film. Mais je me suis heurté à un autre problème, celui d'écrire un film après *Shoah*, de Claude Lanzmann.

**En quoi est-ce un problème?**

I.K. *Shoah* nous confronte à la question de l'authentique. C'est un immense monument cinématographique, dans le genre documentaire. Dans ce film, qui est un chef-d'œuvre, il y avait comme un accord implicite qui était de ne montrer aucun camp. Jamais. La grande question, depuis *Shoah*, est: faut-il ou non montrer des scènes de camp? Nous ne voulions pas faire un film sur l'Holocauste. Il y a en a, et des mauvais. Non, ce film est très fidèle au livre dans la mesure où il s'agit de l'itinéraire d'une âme qui traverse, à un moment donné, un camp de concentration. Il y a eu d'autres exemples, précédemment: *La liste de Schindler*, de Steven Spielberg, qui me semble très mauvais car c'est un film démonstratif sur l'Holocauste; ou, au contraire, *La vie est belle*, de Roberto Benigni, que j'estime beaucoup. Mais Benigni appartient à une autre génération, qui n'a pas connu les camps. Moi, j'appartiens à la dernière génération des survivants, celle de ceux qui avaient quatorze-quinze ans lorsqu'ils furent déportés, et j'ai pris la décision de raconter ce qui se passait vraiment dans un camp de concentration.

Mais le film de Benigni, *La vie est belle*, avait déclenché une sacrée polémique lors de sa sortie: beaucoup ont été choqués et ont dénoncé l'hédonisme un peu naïf du film, qui semblait très éloigné de la réalité - supposée? - des camps. Or, il est vrai que la vision de Benigni n'est guère éloignée de la vôtre, à cela près que vous, vous avez été déporté et que vous connaissez la réalité des camps...

I.K. Oui, cette polémique s'est également étendue à l'Allemagne et à la Hongrie. Il s'agit d'un très mauvais procès. J'ai écrit, à l'époque, un long article à propos de ce film que j'ai intitulé: «A qui appartient Auschwitz?» La question posée par les détracteurs du film était: a-t-on le droit d'aimer un tel film? Mais oui, bien sûr! D'autres ont demandé si l'on avait le droit de faire de l'humour et d'utiliser la forme du conte pour parler de l'Holocauste. Encore une fois: mais oui, bien sûr! La notion de jeu était capitale dans le quotidien des camps. Et lorsque Benigni utilise, dans une scène finale, le mot «victoire», on sent qu'il s'agit en réalité d'une défaite. Ce qui est absurde, c'est de poser la survie comme une victoire, ce que fait Spielberg dans *La liste de Schindler*.

**En quoi survivre aux camps ne constitue-t-il pas une victoire ?**

I.K. On ne survit jamais aux camps. Ils sont là pour toujours. Pour survivre aux camps, il fallait traverser l'enfer. Et en enfer, on se salit! Les véritables innocents sont ceux qui sont morts. C'est pourquoi je dis que Spielberg a une vision simpliste de l'histoire lorsqu'il présente ceux qui ne sont pas morts pendant leur captivité comme des victorieux. C'est absurde. Il n'y a aucune victoire possible dans le système concentrationnaire. Chez Benigni, le mot «victoire» est prononcé par un adulte qui sait qu'il a perdu.

**Votre façon à vous de penser le système concentrationnaire est parfois déconcertante. Que voulez-vous dire lorsque vous écrivez «les camps, ce n'était pas l'enfer», ou bien qu'il existait une certaine forme de bonheur dans les camps ?**

I.K. Le paradoxe fait partie du mythe de l'Holocauste. Quand le narrateur parle du bonheur, le lecteur ne peut penser une seule seconde qu'il puisse s'agir du bonheur que lui, lecteur, peut connaître. Mais une certaine forme de bonheur existait, dans les camps, oui: quand nous ressentions la chaleur d'un rayon de soleil, lorsqu'une aube magnifique se levait sur le camp... C'était un bonheur végétatif: obtenir la permission de rester allongé, ne pas être battu, avoir la permission de manger, ne pas se sentir

affamé, être saisi par le souvenir d'une belle journée à la maison... A chaque fois que ce système, fondé sur la destruction de l'individu, marquait une pause, je ressentais du «bonheur». Et j'en ressentais également lorsque je faisais cette expérience très intense de me sentir plus proche de la mort que de la vie: dans ces moments-là, vous oubliez tout ce qui vous entoure, y compris les SS, il n'y a plus que vous et la mort, face à face. Voilà de quoi il était question. C'était à la fois terrible et heureux. Mais ce bonheur-là est pire que tous les malheurs, et c'est ce que j'ai voulu montrer à travers les scènes de mon roman. Il est peut-être pire de dire que l'on a ressenti du bonheur que de montrer en détail les horreurs qui se sont déroulées dans un camp. Ce mot, «bonheur», fait l'objet d'une question récurrente lorsque l'on s'interroge sur les camps. Le cinéma peut rendre compte de ce «bonheur» mieux qu'un documentaire: lorsque l'on regarde un documentaire, on peut toujours s'arrêter parce que les images sont trop dures et trop cruelles. Dans un film, on s'identifie à un héros et, ainsi, on se laisse plus facilement emporter. Lajos Koltai n'a pas cherché à truquer: il a fait reconstruire en Hongrie le camp de Buchenwald et a laissé une grande place à la beauté de la nature qui entourait le camp sans jamais rien cacher de la brutalité propre à la vie quotidienne dans le camp. Cela fait donc ressortir l'absurdité de ce sentiment de «bonheur». J'ajoute que ce sentiment de «bonheur», transporté à l'écran, permet également de ne pas tomber dans le sentimentalisme kitsch de *La liste de Schindler*, de Spielberg, par exemple. Mais il faut aussi se rappeler que les mots, dans un roman, ne disent pas vraiment la même chose que dans la vie habituelle.

**Que voulez-vous dire par là?**

I.K. Prenons l'exemple du mot «bonheur» dans *Etre sans destin*: ce mot arrive dans le roman comme une espèce de révolte. Dès le début, son apparition est programmée, et petit à petit il éclate comme un scandale. Par rapport à la survie, il est vrai qu'à la fin du film de Spielberg on voit l'image des survivants qui marchent en pleine lumière vers ce qui est présenté comme leur avenir. Ça peut être beau quand on réinvente les camps. Mais pas quand on connaît le prix à payer pour qui est sorti des camps et a survécu.

**Qu'est-ce que le prix Nobel a changé dans votre vie ?**

I.K. Tout et rien. Ce qui a vraiment changé, c'est que pour une fois on me demande mon avis et l'on cherche à m'interroger sur mes livres! Mais je n'aime guère cela car ça ne rend pas l'écriture très facile. Je sais que l'on a un devoir public lorsque l'on a reçu le Nobel. Mais j'aimerais écrire, seul, davantage. Finir ce que j'ai commencé.

**Dans tous vos livres gît l'espoir de «reconquérir sa vie». Le Nobel vous y a-t-il aidé ?**

I.K. Non, pas vraiment. Il faut bien autre chose, qui n'a rien à voir avec cette distinction.

**Propos recueillis par François Busnel, traduits de l'allemand par Martina Wachendorff.**

## LE RÉALISATEUR : LAJOS KOLTAI

Né en 1946 à Budapest, Lajos Koltai est l'un des directeurs de la photographie les plus reconnus dans le milieu du cinéma. Il travaille à la fois aux Etats-Unis et en Europe.

Il est avant tout célèbre pour sa collaboration avec le plus grand réalisateur hongrois, Istvan Szabo. En vingt-trois ans, Lajos Koltai a ainsi collaboré à 14 films d'Istvan Szabo, dont CONFIANCE (1979), MEPHISTO (1981), Oscar du Meilleur Film Etranger en 1982, COLONEL REDL (1985), LA TENTATION DE VENUS (1991), SUNSHINE (1999), TAKING SIDES (2001) ou encore ADORABLE JULIA (2003).

En 1987, Lajos Koltai participe à son premier projet aux Etats-Unis, GABI, UNE HISTOIRE VRAIE de Luis Mandoki suivi, avec le même réalisateur, de LA FIEVRE D'AIMER (1990), BORN YESTERDAY (1993), POUR L'AMOUR D'UNE FEMME (1994). Lajos Koltai a également été le directeur de la photographie de WEEK END EN FAMILLE de Jodie Foster (1995) et MALENA de Giuseppe Tornatore (2001) pour lequel il a été nommé aux Oscars en 2003.

ÊTRE SANS DESTIN est son premier film en tant que réalisateur.

### FILMOGRAPHIE (en tant que Directeur Photo)

**2003**

Adorable Julia, Istvan Szabo

**2002**

Le Club des Empereurs, Michael Hoffmann

**2001**

Max, Menno Meyjes

Taking sides, le cas Furtwängler, Istvan Szabo

Malena, Giuseppe Tornatore

**1999**

Sunshine, Istvan Szabo

**1997**

Mother, Albert Brooks

La croisière galère, Martha Coolidge

**1995**

Week-end en famille, Jodie Foster

**1994**

Juste Cause, Arne Glimcher

Pour l'amour d'une femme, Luis Mandoki

**1993**

Born Yesterday, Luis Mandoki

Deux drôles d'oiseau, Randa Haines

**1991**

La Tentation de Venus, Istvan Szabo

Chere Emma, Istvan Szabo

Les Indomptés, Michael Karbelnikoff

**1990**

La Fièvre d'aimer, Luis Mandoki

**1987**

Gaby : a true story, Luis Mandoki

**1985**

Colonel Redl, Istvan Szabo

**1981**

Mephisto, Istvan Szabo

**1979**

Confiance, Istvan Szabo

## LE COMPOSITEUR : ENNIO MORRICONE

Ennio Morricone est né le 10 novembre 1928 à Rome. Il étudie la musique à l'Académie Santa Cecilia de Rome, où il se spécialise dans la trompette. Il y rafle les premiers prix de composition, d'instrumentation et de direction d'orchestre. Il débute dans la musique expérimentale, évoluant dans des groupes d'improvisation, avant de s'intéresser à la musique de film à partir de 1961.

Si les premiers films auxquels ils participent ne sont pas inoubliables, il acquiert une renommée internationale et la reconnaissance quasi immédiate de ses pairs avec le film POUR UNE POIGNEE DE DOLLARS de Sergio Leone. Ses arrangements inhabituels et ses airs mémorables révolutionnent la manière dont la musique est utilisée dans les westerns, et il est difficile d'imaginer un western "post-Morricone" dont la bande-son ne serait pas influencée par lui. Ennio Morricone renoue avec le succès en collaborant à nouveau avec Sergio Leone pour les films ET POUR QUELQUES DOLLARS DE PLUS, IL ETAIT UNE FOIS DANS L'OUEST, IL ETAIT UNE FOIS LA REVOLUTION ou encore LE BON, LA BRUTE ET LE TRUAND.

Même si son nom reste irrémédiablement lié au western spaghetti, Ennio Morricone a également participé à des films de tous genres, de la comédie au drame, en passant par le thriller ou les films d'auteur, ce qui en fait l'un des compositeurs les plus hétéroclites du cinéma. Il est impossible de dresser une liste de toutes ses participations, car Ennio Morricone (nominé cinq fois aux Oscars) a composé près de 500 bandes originales de films ! Parmi ses prestations les plus mémorables, on peut noter :

### FILMOGRAPHIE

2005

Etre Sans Destin, Lajos Koltai - *Bande originale disponible chez EMI France*

2003

Kill Bill: Volume 2, Quentin Tarantino

2001

Malena, Giuseppe Tornatore

1999

Vatel, Roland Joffé

**1998**

Le Fantôme de l'Opéra, Dario Argento

**1997**

Lolita, Adrian Lyne

U-Turn, ici commence l'enfer, Oliver Stone

**1995**

Marchand de rêves, Giuseppe Tornatore

**1994**

Wolf, Mike Nichols

**1992**

La Cité de la joie, Roland Joffé

**1989**

Outrages, Brian De Palma

Attache-moi !, Pedro Almodovar

**1988**

Cinema Paradiso , Giuseppe Tornatore

Frantic, Roman Polanski

**1987**

Les Incorruptibles, Brian De Palma

**1985**

Mission , Roland Joffé

**1984**

Il était une fois en Amérique, Sergio Leone

**1978**

La Cage aux folles, Edouard Molinaro

**1977**

L'Exorciste 2 - l'hérétique, John Boorman

**1975**

Salo ou les 120 journées de Sodome, Pier Paolo Pasolini

**1974**

Les Mille et une nuits, Pier Paolo Pasolini

**1972**

Les Contes de Canterbury, Pier Paolo Pasolini

**1971**

Il était une fois la révolution, Sergio Leone

**1969**

Le Clan des Siciliens, Henri Verneuil

Il était une fois dans l'Ouest, Sergio Leone

**1968**

Théorème, Pier Paolo Pasolini

**1966**

Le Bon, la brute et le truand, Sergio Leone

**1965**

Et pour quelques dollars de plus, Sergio Leone

**1964**

Pour une poignée de dollars, Sergio Leone



## MARCELL NAGY / GYURI KOVES

Âgé de 15 ans et élève de collège, Marcell Nagy a été choisi par Lajos Koltai suite à sa courte apparition dans le téléfilm RAGAZZI DELLA VIA PAL (2003), coproduction italienne et hongroise.

ÊTRE SANS DESTIN où il tient le rôle principal, est donc sa deuxième apparition à l'écran. Durant les trois mois de tournage, Marcell Nagy a grandi de 8 centimètres... ce qui a nécessité quelques changements dans le script !

Dans l'avenir, Marcell Nagy aimerait rester dans le milieu du cinéma, mais de l'autre côté de la caméra - en tant que directeur de la photographie.

### FILMOGRAPHIE

2006

Túskevar, György Balogh

2005

Etre sans Destin, Lajos Koltai

2003

Ragazzi della via Pal, Maurizio Zaccaro

## CASTING

Gyuri Köves.....Marcell Nagy  
Bandi Citrom.....Áron Dimény  
Finn.....András M. Kecskés  
L'homme malchanceux.....Iózsef Gyabronka  
Old Kollmann.....Endre Harkányi  
Sergent de l'US Army.....Daniel Craig

## EQUIPE TECHNIQUE

Réalisé par.....Lajos Koltai  
Scénario.....Imre Kertész d'après son roman « ETRE SANS DESTIN » aux Editions Actes Sud  
Produit par.....Andras Hamori  
Producteurs exécutifs.....László Vincze, Bernd Hellthaler, Robert Buckler  
Producteurs.....Péter Barbalics (Hongrie), Ildiko Kemeny (GB), Jonathan Olsberg (Allemagne)  
Directeur de la photographie..... Gyula Pados H.S.C  
Musique.....Ennio Morricone – Bande originale disponible chez EMI France  
Décors.....Miklós Molnár  
Costumes.....Györgyi Szakács  
Montage.....Hajnal Sellő H.S.E  
Son.....Simon Kaye AMPS, CAS  
Directeur artistique.....Tibor Lázár

Une co-production Hungarian Motion Picture Ltd. / Magic Media Ltd. / EuroArts Medien GmbH /  
Renegade Films Limited / Hungarian Television / Mitteldeutscher Rundfunk

Une production Andras Hamori

Distribution Films Sans Frontières 2

Avec le soutien du CNC

Avec le soutien de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah

Logos FSF2 / CNC / MEDIA / FONDATION POUR LA MEMOIRE DE LA SHOAH